

TRADUCTION

XX. On appréciera plus facilement ce qu'est cette situation (de neutralité) si l'on peut mesurer quelle sagesse exige le fait de conserver de bonnes relations suivies et dévouées avec deux personnages qu'opposaient non seulement une rivalité née des plus grands enjeux politiques, mais aussi un mépris aussi haineux que celui qui devait forcément survenir entre César (Octave) et Antoine, puisque l'un comme l'autre voulait être le maître non seulement de Rome, mais aussi du monde entier.

XXI. C'est ainsi qu'Atticus atteignit l'âge de soixante-dix-sept ans, et jusqu'à cette extrême vieillesse vit continuellement grandir sa situation, son importance et son bonheur (il recueillit en effet beaucoup d'héritages qu'il ne devait qu'à sa bonté). Sa santé avait toujours été si excellente que trente années durant il n'avait jamais eu besoin de remède, A ce moment, il tomba malade et tout d'abord ni lui ni les médecins ne jugèrent l'indisposition grave ; ils crurent à une dysenterie, fatigue qui se guérissait rapidement et facilement. Il fut en proie à ce malaise trois mois entiers, sans autres souffrances que celles que causaient les remèdes ; puis tout à coup une grave attaque de la maladie se produisit dans le bas intestin et, à la fin, la région inférieure du dos s'ouvrit en fistules qui donnaient du pus. Avant cet accident, sentant chaque jour les souffrances s'accroître et des accès de fièvre étant survenus, Atticus manda son gendre Agrippa et avec lui L. Cornélius Balbus et Sextus Péducéus. Quand il eut ces trois amis auprès de lui, s'appuyant sur son coude, il leur dit: « Les soins minutieux que j'ai donnés à ma santé ces derniers temps, vous en avez été témoins, et il n'est pas nécessaire que je vous les rappelle plus longuement.

[Texte de la version]

XXII. Après ce discours tenu avec une fermeté de ton et de physionomie qui aurait pu faire croire qu'il s'agissait pour lui non de quitter la vie, mais de passer d'une habitation dans une autre, Agrippa le couvrit de pleurs et de baisers, le priant et le suppliant de ne pas prévenir les exigences de la nature et de ne pas hâter sa fin de son propre chef, lui disant que, comme il était possible, même alors, qu'il survécût à cette maladie, il devait se conserver à lui-même et aux siens. Mais à ces prières il opposa un mutisme obstiné pour les décourager. Il s'abstint donc deux jours de nourriture; tout à coup la fièvre cessa, et il y eut un ralentissement dans les manifestations de la maladie. Il n'en maintint pas moins sa résolution. Voilà comment, cinq jours après celui où il en avait commencé l'exécution, la veille des calendes d'avril, sous le consulat de Cn. Domitius et de C. Sosius, il mourut. Son corps fut transporté dans un modeste appareil, comme il avait lui-même demandé, sans aucun faste dans la cérémonie funèbre, mais tous les bons citoyens l'accompagnèrent ainsi qu'une foule de peuple. On l'enterra le long de la Voie Appienne, à la cinquième pierre milliaire, dans la sépulture de Q. Cécilius, son oncle.

Cornélius Népos, *Vie d'Atticus*,
Traduction d'après Anne-Marie Guillemin, CUF, Paris, 1923.